

Colloque Familles 2011 « Familles et société : quels choix pour demain ? »
1^{er} et 2 octobre 2011 - Cité internationale universitaire de Paris –

L'évolution de la société et ses conséquences sur les familles

Jean-Paul Delevoye

Président du Conseil économique, social et environnemental

« L'Eglise reconnaît les faits ».

Cette affirmation soulève d'emblée deux difficultés : d'une part, la référence explicite à l'Eglise et, d'autre part, la reconnaissance des faits qui reste une démarche insuffisante.

L'Eglise pose problème... comme toutes les institutions... comme n'importe quelle autre institution. Aujourd'hui, le collectif ne fait plus l'individu et l'individu au nom de sa liberté de choix peut récuser son appartenance (famille, classe sociale... voire nationalité). Les institutions doivent se mettre au service d'espérances collectives qui aujourd'hui sont défaillantes. Nous sommes dominés par la défense des intérêts qui est de plus en plus conflictuelle et avons délaissé la défense des causes qui est pourtant de plus en plus nécessaire. La défense d'une cause grandit l'homme, la défense des intérêts le rapetisse. Défendre l'institution pour l'institution revient quasiment à une agression contre l'individu.

Le véritable service à l'individu serait de lui apporter les clés lui permettant de choisir et d'adhérer aux causes que l'institution défend.

Tous les paramètres qui guidaient la vie collective sont en train de changer. Nous entrons dans de nouvelles exigences qui donnent de la plus-value au politique, de la plus-value au syndicalisme, de la plus-value aux Eglises, au moment où elles n'ont jamais été aussi discréditées, aussi remises en cause.

En tant que Médiateur de la République, j'avais intitulé un de mes rapports : « la France, en burn out ? », et j'avais abordé l'usure psychique de la France avec la question suivante : est-elle une spécificité par rapport à d'autres pays ? Je faisais ce constat : on n'est pas fatigué au travail, mais on est usé psychiquement au travail.

Il y a de plus en plus de difficultés à comprendre l'autre et cette tension est ressentie au quotidien.

L'Eglise a une réflexion très profonde à porter sur notre rapport au temps et sur notre consommation du temps.

Il y a trois éléments sur lesquels il est nécessaire d'être attentif.

Premièrement, la construction des caractères. Entre zéro et cinq ans, 80 % des fondamentaux du caractère de l'enfant se construisent.

La construction de l'identité de l'enfant est aujourd'hui totalement différente de celle que nous avons connue il y a dix ou quinze ans. Le futur adulte part sur des racines qui sont un peu différentes des nôtres, d'où l'incompréhension entre la génération montante et la nôtre.

Deuxièmement, il est possible maintenant de mesurer à l'aide des IRM l'activité cérébrale. Les scientifiques observent une suractivité de certaines zones due à des comportements nouveaux liés à l'utilisation de l'ordinateur et de la télévision. Il est maintenant prouvé que lorsque l'enfant est isolé affectivement et socialement, on constate des retards de un à deux ans sur l'éveil intellectuel de l'enfant. La construction de nos identités et de nos tempéraments est en train de changer radicalement.

Enfin, un troisième élément a basculé la nature des choses. Notre génération était guidée par la morale avec un questionnement sur ce qui était bien ou mal de faire, avec des phénomènes de refoulement freudien qui étaient parfois difficiles à contenir. Les jeunes aujourd'hui se posent deux grandes questions : celle de l'identité – qui suis-je ? – et, celle de la capacité – quel est mon talent ? – avec un phénomène que l'on a totalement occulté : la mésestime de soi. Toutes nos politiques publiques, depuis trente ans, ont mis nos concitoyens devant leurs échecs mais pas devant leurs potentialités, rajoutant ainsi une souffrance à une souffrance. Et c'est ici que l'Eglise a un rôle à jouer ; tout comme les

administrations françaises qui doivent aussi changer de culture pour permettre à chacun de découvrir les potentialités qu'il porte en lui-même.

Malraux disait : « il y a quelque chose de pire que la mort, c'est de mourir un jour sans connaître les richesses que vous portez en vous-même ».

Où sont les révélateurs des richesses de l'Eglise?

Nous avons quitté une société rurale où l'acceptation d'un quotidien difficile était possible parce qu'il y avait une promesse spirituelle et la perspective d'un au-delà qui justifiaient les efforts fournis. Puis, nous sommes passés dans une société de production industrielle dans laquelle, lorsque le travail était bien réalisé, on pouvait espérer une promesse matérielle. Aujourd'hui, nous vivons dans une société de consommation qui n'est plus une société de production. Il ne s'agit plus de satisfaire les besoins (et lorsqu'on n'y arrive pas on est dans l'insatisfaction) mais de satisfaire les envies (et lorsqu'on n'y arrive pas on est dans la frustration). Aujourd'hui, la promesse de lendemain n'existe plus et la croyance en soi n'existe pas. La société est en train de mettre en place un esclavage moderne d'hommes et de femmes qui sont prisonniers d'émotions et de pulsions fabriquées par les autres.

Si nous n'y prenons pas garde, nous risquons d'entrer dans des relations utilitaristes (« tu me sers je te garde, tu ne me sers pas je te jette »). Nous sommes probablement à la limite de cette société de consommation caractérisée par une absence criante de sens.

Le système scolaire continue en parallèle à inculquer des savoirs au moment où l'élève peut avoir accès à toutes les connaissances du monde. L'autorité parentale s'en trouve fragilisée, le fils en sachant souvent plus que le père notamment grâce à sa maîtrise des nouvelles technologies. Les parents auraient donc dû compenser cette absence de transmission des connaissances par la transmission des valeurs. Où se trouve cette chaîne de transmission des valeurs qui vient compenser l'inversion du transfert des connaissances ?

Je crois que la volonté de l'Eglise, de se remettre en cause est un élément très intéressant car elle risque de devoir affronter des conflits internes dans la société de plus en plus forts, entre ceux qui voudront préserver le confort du système et ceux qui se mobiliseront hors du système, à titre individuel, mais dans l'optique d'une réussite collective. Des questions s'imposeront d'elles-mêmes: l'homosexualité, l'euthanasie, le droit à l'enfant et il lui importera de donner la réponse la mieux adaptée en termes de philosophie, de sens et de valeurs qui font tant défaut actuellement.

Il y a, aujourd'hui, au niveau mondial et au-delà des différences culturelles, une force sourde qui émerge : la quête de l'exigence de liberté individuelle.

Si nous n'y prenons pas garde, on assistera à l'inversion de la force du droit au droit à la force. Cette notion de liberté individuelle crée des précarités nouvelles, des fragilités et des exigences nouvelles. Nous devons réfléchir à la contractualisation que nous devons mettre en place entre les individus pour une réussite collective.

Je voudrais attirer l'attention sur un point important : nos concitoyens sont prêts à s'engager à condition que leur soit laissée la possibilité de se désengager. Penser l'engagement nécessite de penser sa réversibilité, penser la liberté nécessite de penser la déloyauté. Ceci peut se révéler très dangereux pour notre système démocratique. Basculant dans la société de consommation et de déperdition des valeurs, les individus ont quitté le champ des convictions pour gagner celui des émotions. Le monde politique lui-même s'est aligné sur cette tendance en pratiquant un jeu de séduction, préférant gagner un électeur quitte à perdre un citoyen.

La meilleure preuve d'affection pour un enfant, c'est de lui dire non. Il y a de plus en plus d'enfants qui n'acceptent plus la contrainte de l'interdit, car on ne la leur a pas inculquée.

Il faut aussi réfléchir sur le fait que cette société moderne est chronophage : par son absence d'enracinement elle oublie son passé, par son défaut d'espérance elle n'envisage pas son avenir. Cette société ne peut vivre que dans l'instant et elle cherche l'intensification du présent par la surconsommation quotidienne de chaque seconde.

L'Eglise a besoin de relever ce formidable défi, d'être plus attractive, plus intelligente, plus conforme à l'attente des gens en difficulté.

« La seconde que je vis ne vaut que par la mort qui m'attend ».

Cette phrase donne tout son sens à la vie.

Et c'est aussi le sens des religions - à condition de ne pas tomber dans le problème qui est le nôtre : chercher à se déculpabiliser en se donnant bonne conscience.

Aujourd'hui, on ne peut plus imposer la contrainte, il faut imposer l'adhésion, à condition que derrière, il y ait une espérance.

Si l'on part du principe qu'aujourd'hui les sociétés sont nourries par trois sentiments : les espérances, les peurs et les humiliations ; si l'on ne retrouve pas le chemin d'espérances collectives appuyées sur des espérances individuelles, la porte reste ouverte à ceux qui exploitent les peurs et les humiliations. Nous sommes à un moment de modification complète du rapport du collectif à l'individu, mais il y a une capacité extraordinaire aujourd'hui de retrouver le sens de l'espérance individuelle qui peut nourrir une espérance collective.

Les individus manquent cruellement dans la société de temps d'écoute, de temps d'écoute sur soi-même et de temps d'écoute par l'autre. Beaucoup de tensions seraient apaisées s'il y avait à un moment ou à un autre, un lieu d'écoute capable de se réapproprier un dialogue avec l'autre.

Cette notion de dialogue est fondamentale, mais notre société, aujourd'hui, semble préférer les conflits.

Dans la quête d'identité, lorsque l'identité est faible, on ne peut la construire que dans la conflictualité.

Dans la notion de couple, lorsque l'individu rentre dans la confrontation de l'autre pour exister et non pas pour partager, il y a des conflits de plus en plus forts. Retrouver le sens du partage, le sens de l'écoute, le sens de l'autre est un élément de stabilité de la société très important qui passera par la stabilité de la famille, de la relation parentale, de la relation citoyenne. Cette quête de sens ne peut être apportée que par des mouvements soit philosophiques laïques, soit religieux.

Pendant longtemps, les portefeuilles ont été remplis et les cœurs vidés ; la crise actuelle fait qu'il y aura moins dans les portefeuilles, mais plus dans les cœurs. Les individus se rendent compte que ce système prend fin et qu'il faut inventer de nouvelles espérances.

Nous sommes passés d'une société où je veux vivre avec l'autre à une société où je vous demande de me protéger de l'autre.

L'Eglise a la capacité d'être un « décongestionneur » de tensions internes si elle ramène le combat des causes au dessus du combat des intérêts. Quand on croit à la grandeur des causes, on peut s'élever. Mais attention, il y a souvent un fossé entre la grandeur des causes et la petitesse des comportements. Il faut convaincre les individus à « faire société », à vivre ensemble, à fonder une famille, à éduquer un enfant. L'Eglise est en compétition avec une vision utilitariste de l'homme, assez préoccupante, et une vision humaniste de la grandeur de l'homme. Est-ce que tous les échanges doivent être marchands, quantifiés, monétarisés ? Le vieillissement de la population offre une opportunité extraordinaire d'avoir de plus en plus de gens qui ont de plus en plus de temps à partager avec les autres. Il faudrait réfléchir sur cette mobilisation du vivre ensemble. Au Moyen-Age, les solidarités privées et religieuses remplaçaient les solidarités publiques. Si les citoyens retrouvent le sens de l'engagement, ils pourront construire la notion de famille durable.

Aujourd'hui, plus aucun parcours n'est sécurisé et nous connaissons tous à un moment ou à un autre des phénomènes de fracture, conjugale, professionnelle, confrontés à la mort, à la vie.

Finalement, il faut réfléchir à la manière de créer des lieux d'écoute, d'accompagnement pour permettre aux personnes de surmonter leurs difficultés. Partager une épreuve et en sortir crée bien plus de liens que le partage d'une réussite. L'échec soude, alors que la réussite parfois divise. L'Eglise doit reprendre son rôle fondamental, celui de faire émerger en l'homme non pas l'activation de son cerveau mais l'activation de son âme. Ce qui est important aujourd'hui, ce n'est pas d'éveiller les intérêts mais d'éveiller les consciences, d'éveiller le sens critique, pour permettre à quelqu'un d'être non pas consommateur, mais acteur de son propre destin, capable d'un choix, assumé, responsable et durable.

Conclusion :

Je terminerai cette intervention par une question qui m'été posée au cours d'un voyage : quelle est la différence entre un homme sage et un homme intelligent ? L'homme intelligent sait régler un problème que l'homme sage a su éviter. (1.17.45).